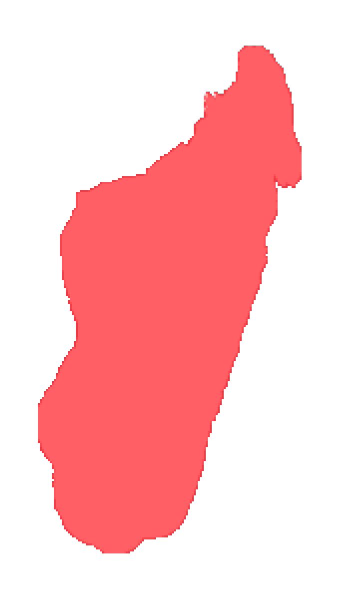
Bibliothèque malgache / 52

Jacques Cazotte

Le roi de Foule-Pointe



Jacques Cazotte

Le roi de Foule-Pointe

(Extrait de)

ŒUVRES

BADINES ET MORALES,

HISTORIQUES ET PHILOSOPHIQUES

DE

JAÇQUES CAZOTTE;

PREMIÈRE ÉDITION COMPLÈTE,

ORNÉE DE FIGURES.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

1817.

LE ROI DE FOULE-POINTE,

NOUVELLE AFRICAINE EN VERS[1].

Nous avons tous l'ame romaine,
Depuis César jusqu'à Guillot ;
De l'Univers, quand on feroit un lot,
Chacun de nous prétendroit à l'aubaine.
Mais d'où nous vient d'avoir l'ame si vaine ?
Savans, ceci n'est pas à dédaigner,
Indiquez donc pour la lutte prochaine
Un prix à qui pourra mieux désigner,
Dans tous les rangs de cette race humaine,
D'où peut venir cette soif de régner.
Existe-t-il quelque part un terrier,
Ne pourroit-on trouver quelque papier
Qui nous prouvât que notre espèce est reine ?
On ne doit pas y regretter la peine :

---

1 On a cherché à écrire cette nouvelle d'un style qui pût convenir aux acteurs qu'on devoit y introduire. Ce n'est point le ton de Scarron qu'on a cherché à prendre, mais celui d'un homme qui, dans le siècle passé, donnoit une gazette en vers. Si ce ton peut produire de la variété dans l'amusement, pourquoi le proscrire, surtout s'il s'adapte mieux qu'un autre à quelque matière ? la monotonie engendre le dégoût. C'est parce que les vers paroissent tous sortir de la même plume, plus ou moins mal taillée, que depuis long-temps ils ont rebuté les lecteurs.

La découverte a de quoi la payer.
Pour nous aider, en matière aussi neuve,
Si notre instinct fournissoit une preuve ;
N'est-ce donc rien qu'un instinct général ?
Si tous les chiens chassent ou bien ou mal,
Auroit-on tort de vouloir en conclure
Que tous les chiens sont chasseurs par nature ?
Or…, mais laissons le sujet entrepris
À ceux qui vont se disputer le prix.
Pour moi, qui tout au plus me pique
De régenter par mes écrits,
Il faut que je passe en Afrique ;
Et tandis que l'on va, discutant notre droit,
Prouver que les humains sont moins fous qu'on ne croit,
Tous ceux que de régner la fureur aiguillonne,
Y pourront, sous mes pas, trouver une couronne.
Nous sommes à Madagascar ;
Le calme ou quelqu'autre hasard,
Et peut-être quelque dérive
Font aborder à cette rive
Les gens dont nous allons parler.
Le compas que le marin pointe,
Vient de relever Foule-Pointe ;
C'est là qu'ils vont se déballer.
Qu'on s'approche : la côte est saine ;
Le vaisseau s'y joint à la plaine,
Mis à l'abri par le rocher.

C’est d’abord l’eau qu’il faut chercher ;
Puis les fruits que le terrain donne,
Puis le bétail dont il foisonne.
Ou ne voit que des empressés ;
Mais qui sont-ils ? je vous en prie,
Dites le nom ou la patrie :
Ce sont des Français ! c’est assez.
Voilà des gens de connoissance :
Sur ce qu’ils auront observé
Nous n’aurons rien de réservé.
D’abord un lieutenant s’avance,
Suivi de quatre matelots,
Et quelque chose est sur leur dos,
Ce seront des présens, je pense.
Par les présens, ils ont appris
Qu’on profite en plage étrangère,
Et je ne connois pas de terre
Où les cadeaux n’ont pas leur prix
Mais je vois venir une troupe
Qui marche pour les recevoir.
Cela forme un singulier groupe :
Il est tout nu ; comme il est noir !…
C’est l’uniforme du terroir.
Les deux troupes se sont fait face :
On voudroit se parler ; bonsoir :
L’un babille, l’autre grimace ;
Aucun ne s’entend ; le temps passe ;

Enfin, le geste prend la place
De cet outil rempli d'audace
Qui fait tant de bruit au parloir.
On s'entend mieux ; on s'achemine,
Confidemment, comme il paroît ;
On trouve au pied d'une colline
Un homme sur un tabouret,
Poing sur le flanc, tête élevée,
Coiffure en plumes relevée,
Qui n'est ni turban ni bonnet ;
Le tout n'étant sale ni net ;
Autour des reins une ceinture,
Large assez pour cacher aux yeux
Ce qu'on y dérobe en tous lieux,
Par le conseil de la nature :
Cet ornement est surmonté
D'un sabre qui pend au côté :
Ce quidam fier, mais point bravache,
A sous le nez double moustache.
À droite, à gauche, on compte en tout
Quatre personnages debout,
Placés très-près de sa personne ;
Ce sont gens dont le poil grisonne.
À ses pieds, de jeunes enfans
Sont en posture d'icoglans.
Plus loin est une troupe armée,
En divers pelotons semée,

Portant lances et javelots,
Et la pharêtre sur le dos.
Au chaud, cette troupe aguerrie
Semble en braver l'intempérie ;
Sous un arbre le chef gîté
Consulte sa commodité.
Peu de gens devinent, je gage,
L'importance du personnage.
Eh bien ! j'en réponds, sur ma foi,
Je viens de vous montrer un roi.
Qui fait le roi ? C'est la puissance ;
Celle-ci, rien ne la balance.
Quand il parle, il n'a jamais tort :
Bon jusque-là ; mais, ô démence !
Il a droit de vie et de mort.
Notre ambassade, qui s'avance,
Va recevoir son audience,
Le Français veut gesticuler.
Officier ! vous pouvez parler,
Dit gravement notre monarque :
Le discours n'avant rien qui marque,
Nous commençons par l'abréger.
Il faut de l'eau, de la volaille,
Du bois et quelque victuaille :
Suivez-moi jusqu'à mon palais,
Dit le prince, et tout marche en paix ;
Le Français à bon droit s'étonne :

Ce mot palais bien haut résonne ;
La langue ne l'inventa pas,
Pour désigner des Ajoupas[1].
Puis un noir parloit son langage
Sans hésiter : allons, courage,
Dit-il, ici nous serons bien.
L'homme, qui, comme nous s'explique,
N'apprit pas le français pour rien :
Ou bien ce seroit chose unique.
Le palais n'étoit pas bien loin ;
Il est de moderne structure :
On n'y voit vase ni peinture ;
Il est recouvert avec soin,
De paille de riz et de foin ;
Et si, pour s'asseoir sur la dure,
Un peu de tapis fait besoin,
Une natte y sert de tenture :
Déjà le prince est en posture.

LE ROI.

Lieutenant, Dieu vous donne paix,
Asseyez-vous : je vous connois.

LE LIEUTENANT.

Vous me connoissez… d'aventure :

---

[1] *Ajoupas*, nom donné aux cabanes des nègres.

N'êtes-vous pas ?... (*à part*) c'est lui, j'en jure.
N'êtes-vous pas Thomas Farais,
Le tonnelier de l'*Aventure*[1],
Qui nous causa tant de regrets ?

LE ROI.

C'est moi, vous voyez la posture
Que le sort m'a fait prendre ici ;
Je n'ose dire Dieu merci.
J'y règne, et c'est chose bien dure.

LE LIEUTENANT.

De grâce, expliquez-moi ceci :
Je ne comprends ni la figure
Que vous y faites, ni pourquoi
Je vous y trouve.

LE ROI.

Écoutez-moi.
Je vais vous conter mon histoire.
Mais d'abord commençons par boire.
Les Anglais fréquentent ce lieu,
Et j'ai chez moi de tout un peu,
Et bien plus que je n'en désire.
J'étois brouillé, mais dès le port,

---

[1] Nom d'un vaisseau de la compagnie.

Avec le maître du navire ;
Cet homme, cherchant à me nuire,
Dès que nous fûmes dans le bord,
Ne cessoit d'exercer sa rage
Sur ma conduite et mon ouvrage ;
Me faisoit maltraiter à tort
Et retrancher[1]. Ce personnage
Me déplut tant, qu'en un transport,
Un jour qu'il cavoit au plus fort,
M'accablant d'un nouvel outrage,
Je l'étendis sur le plat bord,
Et crus en avoir fait un mort.
Nous nous trouvions dans ce parage :
Il faisoit calme, sur-le-champ
Je saute à l'eau, je plonge, nage,
Cherchant à gagner le rivage.
Il étoit nuit;

LE LIEUTENANT.

Tout l'équipage
Vous crut noyé.

LE ROI.

J'allois grand frais[1],

---

1 Retrancher, c'est priver de vin et autre douceur.

La frayeur me serroit de près,
Et me portoit dessus la lame,
Mes deux bras me servant de rame.
Je me trouve à terre arrivé,
Et dors jusqu'au soleil levé.
Ayant exposé ma chemise
Et ma culotte au vent de bise,
Le tout étant par trop lavé,
Au réveil, quelle est ma surprise,
En me voyant dévalisé !
Mes voleurs sont là dans l'attente,
Après avoir fouillé par-tout,
De voir, quand je serois debout,
S'il n'est rien sous moi qui les tente :
Car ils n'ont plus rien à trouver
Sur moi, qui suis nu comme un ver.
Voyant que rien ne se présente,
Pour me quitter, on parlemente ;
Moi, je déguise mon chagrin.
Eux, la mine peu rebutante,
Entre maligne et caressante,
Pensent à prendre leur chemin.
Que faire ? il falloit bien les suivre,
J'étois tourmenté par la faim ;

---

[1] Manière que les marins emploient pour exprimer qu'ils font beaucoup de chemin en peu de temps.

Le plus pressé c’étoit de vivre.
Je prends mon parti sur-le-champ
Et marche d’un air confiant.
Nous sommes rendus au village ;
Par mes gestes je les engage
À m’abandonner quelques fruits
Demi-verts et demi-pourris.
Je les prends ; on me laisse faire,
On renforce mon ordinaire
D’un peu de riz, d’un peu de bière
Faite à la mode du pays ;
Leurs yeux paroissent réjouis,
Me voyant me tirer d’affaire.
En cas que je veuille dormir,
On me jette quelque litière,
Et j’essaie de m’assoupir,
En voyant que, pour réussir,
La complaisance est nécessaire.
Je vous détaille, en abrégé,
Ce que je fis pour leur complaire :
On goûta ma façon de faire,
Et je me vis leur aggrégé.
Pour acquérir la bourgeoisie,
Trois jours après je me marie.
Pour ma noce il faut me vêtir,
Et je n’avois pas à choisir.
Que faire pour vaincre l’obstacle ?

Le jennipas[1] me teint en noir,
Et l'huile en est le polissoir.
On pense crier au miracle.
J'en fus mieux accueilli de tous,
Surtout mon épouse, enivrée,
M'adora sous cette livrée,
Croyant que je cherchais ses goûts.
Cependant quelque temps se passe
Sans nous amener de disgrace,
Quand les Arabes[2] vagabonds
Viennent fondre sur nos cantons.
Il fallut se mettre en défense :
Nous nous armons en diligence.
Notre ennemi fut repoussé,
Et notre chef à mort blessé.
Un autre a bientôt pris la place :
Je dirai par occasion,
L'usage de la nation.
Quelque danger qui le menace,
Le roi doit ici faire face ;
Toujours en tête, il est plastron ;
S'il vouloit faire volte face,
Il est étendu sur la place,
Et par sa propre légion.

---

[1] *Jennipas*, graine qui teint la peau de la couleur de celle des nègres.

[2] Il y a à Madagascar une forte colonie arabe.

Celui que l'on venait d'élire,
Dans un combat ayant du pire,
Fit quelques pas en reculant :
On l'assassine au même instant.
La retraite fut meurtrière ;
Aucun ne tourna le derrière.
La nuit vint garantir ma peau,
En la couvrant de son manteau.
Notre défaite étant complète,
Les bois nous servent de retraite ;
Mais quand il fallut faire un roi,
L'Arabe inspirant de l'effroi,
Nul n'en voulut prendre l'emploi ;
Enfin, ils s'en viennent à moi.
J'aurois dû les envoyer paître.

LE LIEUTENANT.

Je ne comprends pas le pourquoi :
Il est doux de donner la loi
En quelque part que ce puisse être ;
Et l'on est pas si mal gîté,
Dès que l'on prime à volonté.

LE ROI.

Oui, volonté. La chose est bonne.
C'est sur ce ton que l'on raisonne,
Quand on juge légèrement.

J’ai bien la tête aussi bretonne
Qu’on puisse l’avoir ; cependant,
Sans vous en dire le comment,
Toutes les choses que j’ordonne,
On me les fait vouloir avant.
Mais poursuivons : je me vois maître ;
Je m’en défendis mal peut-être.
Mais maître après que, toutefois,
On m’eût reçu selon les lois.
Tant pis si ceci vous ennuie ;
Mais je juge très-à-propos
De vous dépeindre en quatre mots
Cette étrange cérémonie.
Dans la terre on prépare un trou,
Un large et profond casse-cou.
Un gazon aux yeux le déguise.
Il se soutient par l’entremise
De quelques bâtons de bois vert,
Par qui le piége est recouvert.
Il faut qu’au milieu j’avance,
Environné de l’assistance,
Qui tient exactement le bord :
À chaque pas le sol balance ;
Mais le danger devient plus fort,
Lorsqu’on vient, en belle ordonnance,
Me présenter de toute part
Des biens du pays l’abondance.

Que si, quelque temps, je balance
À les répandre, à tout hasard,
Sur le peuple qui m'environne,
Le plancher, que le poids étonne,
Sous mes pieds va bientôt faillir :
Lors le casse-cou d'engloutir
Le monarque avec sa couronne.
Oh ! ce quart-d'heure est bien maudit :
Je sue en faisant le récit.
J'en suis dehors : on m'environne.
Jurez-nous d'être tout à tous,
Et de n'être jamais à vous.
Ils m'ont dit vrai, par la jernie !
Je leur appartiens, et renie
Le jour où, faute d'autre emploi,
Je consentis qu'on me fît roi.

LE LIEUTENANT.

Mais, Farais, je sens qu'à la guerre
Votre rôle pourroit déplaire ;
Du reste, ne manquant de rien.

LE ROI.

Mon lieutenant, j'ai trop de bien.
Autour de nous quand tout regorge,
On s'en donne jusqu'à la gorge ;
Puis on finit, faute de goût,

Par être rebuté de tout.

LE LIEUTENANT.

Ménagez votre jouissance.

LE ROI.

Oui, moi, donner dans l'abstinence,
Pour me réveiller l'appétit !
Notre major[1] me l'auroit dit.
C'est une plaisante ordonnance.
Il ne faut pas que le besoin,
Vienne par notre propre soin.

LE LIEUTENANT.

Mais vous avez pris une épouse...

LE ROI.

Bien plus d'une, et n'en avoir point
Est un état que je jalouse.

LE LIEUTENANT.

Vous êtes maître sur ce point.

LE ROI.

Je le voudrois ; mais ma personne

---

[1] On donne à bord le nom de major au chirurgien.

Est la récompense de ceux
Qui m'aident à me tirer mieux
Des embarras de la couronne.
Tous se montrent ambitieux
De vouloir me donner leurs filles,
Pour que j'honore leurs familles.
Si je préfère l'un d'entre eux,
À l'instant l'autre le jalouse.
On vient me tourmenter : j'épouse.
Et j'ajoute à mes superflus
Encore une femme de plus ;
Puis de bâtards une abondance ;
J'en suis effrayé quand j'y pense.

LE LIEUTENANT.

Mais cela doit vous attacher.

LE ROI.

Rien de tout cela ne m'est cher.

LE LIEUTENANT.

Pas une femme qui vous plaise ?

LE ROI.

Vous en parlez bien à votre aise :
Tout cela rampe devant moi,
Si bien qu'à peine les connois-je.

Chacun pour sa femme est un roi.
J'ai bien un autre privilége ;
J'inspire une sorte d'effroi :
Dès qu'on me voit on se prosterne.
C'est un plaisir d'être servi :
Être adoré c'est un ennui.
Il m'est avis que l'on me berne.

LE LIEUTENANT.

Pour me tirer de ce souci,
Moi, j'en mettrois une à son aise.

LE ROI.

Et vous feriez fort mal ici.
Mettez le pied dans la fournaise,
Le pas seroit moins hasardeux.
Jamais ici l'espèce mâle
Jusqu'à ce point ne se ravale ;
Ailleurs, sans doute, l'on fait mieux :
On a des femmes et des belles ;
Nous, nous n'avons que des femelles ;
Quant à moi, j'en ai jusqu'aux yeux.
C'est un bétail bien ennuyeux.
Au moins, quand je n'en avois qu'une,
Je supportois mon infortune ;
Elle étoit plus bête qu'un chien ;
Mais souvent un chien intéresse ;

Et, quoique je la tinsse en laisse
En hasardant une caresse,
En ce temps je ne risquois rien.
Mais aujourd'hui qu'on m'environne,
Si je veux garder la couronne,
En soutenant ma dignité ;
Voilà la femme de côté,
Et, sur ce point, on m'espionne.

LE LIEUTENANT.

Qui vous empêche d'abdiquer ?

LE ROI.

J'aurois peine à me l'expliquer ;
Mais retourner à la tanière,
Qui, dans ma fortune première,
Autrefois me servoit de port,
Me sembleroit un triste sort.
Il faudroit quitter un trésor ;
C'est un amas de poudre d'or,
Et de quoi remplir une chambre
De rassade, de perles, d'ambre,
De zinc, de nacre, de morfil.
En ce pays, comme au Brésil,
D'aucun plaisir ce n'est le gage,
Et mon ame y tient, dont j'enrage.
Il n'est pas jusqu'à mon sérail,

Dont, pour deux sous, j'offre le bail
Que je ne quitterois, je pense,
Que pour un autre en espérance.
Je suis forcé d'en convenir ;
Car la vérité me l'arrache,
Encor que ce soit sans plaisir,
Cette jouissance m'attache.
Puis ces noirs que j'ai régentés,
Me retrouvant dans l'impuissance,
Pourroient bien en tirer vengeance.
Chose à quoi l'on ne se fait pas,
Quand long-temps on a fait le prince,
Est de voir l'homme le plus mince
Vous regarder du haut en bas.
Si je reste dans ces climats,
Je ne puis faire un autre rêve,
Ou que j'y règne, ou que j'y crève ;
Mais pour me tirer d'embarras,
Il faut que vous fassiez en sorte
De m'en ouvrir demain la porte.

LE LIEUTENANT.

C'est à quoi j'avois avisé,
Et rien, je crois, n'est plus aisé ;
Venez au vaisseau.

LE ROI.

Ma cohorte,
Qui, malgré moi, partout m'escorte,
N'y viendra pas ; elle me suit,
Quand c'est elle qui me conduit.
Mais, écoutez ; faites en sorte
De nous envelopper. Je puis
Changer, dans les lieux où je suis,
Ma résidence journalière.
Ma maison, qui n'est pas de pierre,
Se porte à l'endroit que je veux.
Je campe dans un chemin creux,
Où vous tendez une embuscade.
Mon trésor suit ; vient l'escalade,
Et vous nous enlevez tous deux ;
Alors, par le droit de la guerre,
Nous sommes prisonniers.

LE LIEUTENANT.

Au mieux
Mais ce coup est trop hasardeux :
Nous abordons à cette terre,
Non pour y déclarer la guerre,
Non pour en désoler le sol,
Mais pour y demander l'ancrage,
Et vous nous proposez un vol !

LE ROI.

Vous ne causerez nul dommage :
Ce trésor feroit l'héritage
D'un autre imbécille de roi,
Qui n'en feroit pas plus que moi.

LE LIEUTENANT.

Vous êtes sujet de la France,
Sans rien blesser, on peut, je pense,
En usant du droit du plus fort,
Et laissant là votre chevance,
Vous réclamer sans faire tort.

LE ROI.

Oui, je reverrais la Bretagne,
Et je m'y montrerois sans bien.
Si la misère m'accompagne,
J'aime mieux être roi que rien.

LE LIEUTENANT.

Les honneurs de la terre
Nous subjuguent plus qu'on ne croit :
À ma santé, buvez ce verre,
Et je vais crier, le roi boit.

Note sur l'édition

Le texte a été établi à partir de l'édition originale.

La mise en page doit tout au travail du groupe *Ebooks libres et gratuits* (http://www.ebooksgratuits.com/) qui est un modèle du genre et sur le site duquel tous les volumes de la *Bibliothèque malgache électronique* sont disponibles. Je me suis contenté de modifier la « couverture » pour lui donner les caractéristiques d'une collection dont cet ouvrage constitue le cinquante-deuxième volume. Sa vocation est de rendre disponibles des textes appartenant à la culture et à l'histoire malgaches.

Vos suggestions et remarques sont bienvenues, à l'adresse : bibliothequemalgache@bibliothequemalgache.com.

Tous les renseignements sur la collection et les divers travaux de la maison d'édition, ainsi que les liens de téléchargements et les sites annexes se trouvent ici : www.bibliothequemalgache.com.

Pierre Maury, mars 2009